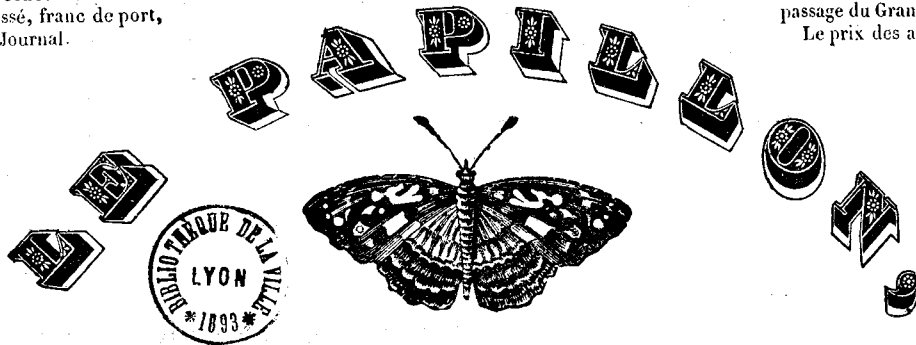


Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3^{me} ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 56; M^{mes} Gœury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

LA MESSE DE MIDI.

Tout le monde ne sait pas ce que c'est, ou plutôt ce que c'était qu'une messe de midi en province dans une ville de garnison. Nous disons : « ce que c'était » car la politique a aussi passé par l'église ; l'autel a eu ses révolutions comme le trône, le *Domine salvum* son acte additionnel comme les constitutions de l'Empire et ses amendemens comme la Charte. La messe de midi, hélas ! n'a pu elle-même survivre aux fatales ordonnances, et nos aumôniers ont dû faire leur promenade militaire en même temps que la royauté de Cherbourg. Tout le monde conviendra que c'est dommage.... au moins pour la messe de midi.

Reportons-nous en 1830, et par une espèce de revue rétrospective, faisons revivre un instant ce qui n'est plus.

Une messe de midi est d'abord le rendez-vous des jolies femmes de la ville, qui n'auront pas l'occasion de se montrer le soir au bal et au spectacle, ou qui s'étant levées assez tôt le dimanche pour essayer le chapeau frais et la robe nouvelle que leur a apportés de Paris la diligence du matin, ont hâte de soumettre à l'épreuve du grand jour le dernier chef-d'œuvre sorti de la capitale. C'est aussi le rendez-vous des fashionables de l'endroit, qui en simple négligé du matin, le binocle d'une

main et les boucles d'un faux toupet dans l'autre, vont affrontant le double danger de l'humidité des dalles et de la fraîcheur sous une voûte élevée, tenir les assises de la mode, prononcer en dernier ressort sur les toilettes de ces dames, passer en revue les grisettes, juger des progrès qu'a faits la musique du régiment, et organiser les plaisirs désœuvrés du reste de la journée. C'est en un mot une espèce de Longchamps hebdomadaire, moitié religieux, moitié profane.

Les dévotes se gardent bien d'assister à une messe où l'on jouera les airs de *Robin des Bois* à l'élévation et du *Rossini* au dernier évangile. De loin en loin la mère de famille y conduit ses filles, mais c'est quand les réunions deviennent rares et les maris difficiles à trouver. Quant aux jeunes femmes, elles ont soin de s'y faire remarquer régulièrement par leurs maris, ne fut-ce que pour leur faire prendre de bonnes habitudes. Le ciel leur en soit gré sans doute ou je me trompe fort.

Cependant, le corps d'officiers en tenue va chercher le colonel ; celui-ci, à leur tête, va prendre son tour de commandant de place ; au moment où la cloche du beffroi communal répète douze fois le coup de son marteau argentin, on traverse la place d'armes où stationnent depuis une heure les pelotons d'infanterie et de cavalerie commandés pour la parade : l'un s'agit en passant à la belle limonadière du Café militaire, un autre tourne

le dos au fournisseur qui s'est lassé la veille de lui faire crédit; on parle uniformes, chevaux, politique et maîtresses, et l'on franchit, au roulement du tambour qui ébranle les voûtes du temple, la double haie de soldats au port d'armes et de femmes en riche toilette, qui encombre l'église depuis le portail jusqu'au chœur. La foule du peuple badaud resté jusque-là en dehors pour voir passer les uniformes se précipite dans les nefs latérales. Les pauvres qui obstruent le porche entonnent alors sur toutes les gammes leurs lamentations criardes; les bonnes d'enfants se glissent entre le dernier peloton et les tambours, parce que les marmots aiment le bruit et surtout les beaux militaires. En même-temps, l'aumônier, qui faisait faction à la porte de la sacristie, s'agenouille au pied de l'autel entre deux sapeurs immobiles sous les armes, et quinze minutes après, la messe est dite : c'est là ce qu'on appelle une messe de régiment.

Le *Domine salvum*, chanté en chœur par les enfants de troupe avec le tintamare de tout le corps de musique, a été le signal du départ. Voyez maintenant toutes ces têtes dépourvues de schakos ou casques descendre les degrés du chœur et traverser la nef principale : elles dirigent alternativement à droite, puis à gauche, un œil complaisant et scrutateur. Est-ce pour admirer sous ces chapeaux ombragés de plumes, sous ces voiles à demi-transparens.... non : j'aime autant croire que c'est pour mieux inspecter la troupe qui, les suivant bientôt par file à droite et par file à gauche, tambours et musique en tête, va défilier sur la place d'armes où l'on retrouvera les mêmes spectatrices, car, avant d'aller faire leurs dévotions à l'église, ces dames ont eu soin de retenir toutes les places des balcons.

Pourquoi une solennité si innocente s'est-elle trouvée inopinément supprimée peu de temps après les journées de juillet? Assurément il serait difficile de le dire. La Sainte-Alliance n'avait pas réclamé, que je sache; l'armée a toujours la même religion, l'obéissance passive; nos femmes n'avaient pas songé à se plaindre, et aucun officier n'avait pétitionné, je pense; on a donc eu tort de se faire une classe d'ennemis de plus. En effet, toutes les jolies femmes s'en sont trouvées indignées, les marguilliers ont craint un instant le déficit; les loueuses de chaises en murmurent encore et se prétendent victimes de la révolution. L'armée sera damnée et la garde nationale aussi : voilà ce qu'on fait dire aux dévotes, depuis qu'on ne bénit plus les drapeaux et que les militaires ne vont plus à la messe. Je ne sais si le diable en rit, hélas! il en gémit peut-être, car c'était une jolie messe que la messe de midi.

COMMENT

VAN DYCK FIT SON TABLEAU

De saint Martin

Partageant son manteau aux mendiants.

Il s'en allait blond, rose, insouciant, et sous son pauvre accoutrement; l'on n'eût jamais deviné le futur peintre des princes et des rois, le peintre qui devait un jour avoir de magnifiques équipages, une table somptueusement servie, et des musiciens avec des alchimistes à ses gages. Van Dyck, le jeune Flamand, se dirigeait vers l'Italie, à pied, de l'atelier de Rubens, le grand artiste son maître, qui lui avait donné le conseil d'entreprendre ce voyage, aussi bien que les moyens de l'exécuter.

D'Anvers il atteignit Bruxelles. Il y entra comme se faisait la *kermesse*, cette bacchanale effrénée et publique, cette espèce de fièvre chaude qui, en façon d'épidémie, monte périodiquement au cerveau de la lourde et enfumée nation de Belgique. Van Dyck s'y livra avec toute l'ardeur de son âge et toute la hardiesse de son incognito. Trois jours se passèrent et trois fois il changea de maîtresses, — et quelles maîtresses! « *La main qui samedi tient un balai, est celle qui dimanche te caresse le mieux.* » Ce précepte de Goethe (*Faust*) est celui qu'il semblait s'être imposé. Le quatrième jour, il s'était jeté dans un cabaret; las de lui-même, des autres, de ces plaisirs si faciles, il regardait de son coin, tâchant de s'amuser des amusements d'autrui, sa pipe à la bouche et son coude touchant un pot de bière, lorsqu'une jeune fille de la campagne, d'une admirable beauté, entra; c'était la reine. Celle-là du moins en valait la peine; aussi s'élança-t-il vers elle, provoquant du regard le sacrilège audacieux qui eût tenté de lui enlever la reine de la beauté, à lui, le futur roi de la peinture! si bien qu'il dansa avec elle toute la nuit et qu'il en devint amoureux d'une façon désespérée.

Voilà donc Van Dyck qui ne pense plus qu'à sa dulcinée. Adieu Italie, peinture, gloire, avenir! Il n'a qu'un but, qu'une pensée désormais : voir Louise et la revoir encore, à chaque instant et toujours. — C'est là tout.

Pour ce faire, il la suit à son village, le village de Salvethen, à quelques milles de Bruxelles. Là, il n'épargne rien pour obtenir les bonnes grâces de la famille, chose assez facile dans ce pays-là, dit-on, une fois que l'on possède celles de la fille, et pendant ce temps-là son argent file. Bientôt, de cette somme que lui prêta Rubens pour son voyage, il ne lui reste plus que quelques florins. C'est égal, il est à cent lieues de penser à sa position; il va, il va toujours, l'enivrement dure encore, et ses rêves d'avenir et de gloire ne lui reviennent qu'avec la misère.

Que faire alors, retourner à Anvers, dans l'atelier de Rubens? s'exposer aux risées de ses camarades sur ce

fameux voyage d'Italie dont on devait revenir si fort, si puissant, si renommé? — Jamais! Aller en Italie, — mais comment?

Van Dyck alla trouver le curé du village, et lui dit : « Vous avez besoin d'une pièce d'autel pour votre église, je vous la ferai. » Le prêtre sourit de cette forfanterie si ordinaire à la jeunesse, il trouva la proposition trop audacieuse de la part d'un si jeune homme. « Je n'ai pas les fonds nécessaires à cela, » répondit-il; mais Van Dyck insista, toute sa carrière en dépendait peut-être. « Fournissez-moi la toile seulement, disait-il, et de mon tableau, vous me donnerez ensuite ce que vous jugerez convenable. » Le curé hésitait, pourtant c'était une bonne œuvre, une œuvre de charité à faire. Qui sait! le tableau ne serait peut-être pas si mal... enfin, il consentit.

Le tableau achevé au bout de quelques semaines, le curé vint voir, examine. Il y avait une admirable tête de saint et un beau groupe de mendiants à genoux. Le bon prêtre était peu connaisseur en ces choses mondaines; mais, instinctivement frappé, il eut le bon sens et la louable modestie d'en appeler à un jugement plus éclairé que le sien, et fit venir de Bruxelles, pour examiner cette peinture, un de ses amis qui lui conseilla de l'acheter. Elle fut payée au jeune peintre, qui ne voulut jamais dire son nom, cent florins, somme assez considérable, eu égard aux circonstances. Cet argent mit Van Dyck à même d'échapper aux railleries de ses camarades. Il quitta son amante passagère et se rendit en Italie.

Le tableau qu'il laissa au curé de Salvethen n'est autre que le célèbre saint Martin partageant son manteau aux mendiants.

APPARTEMENT A LOUER.

Lecteur, vous est-il arrivé quelquefois de donner congé dans une maison pour aller en habiter une autre? avez-vous autorisé le principal locataire, ou autre animal de même famille à embellir sa porte d'un écriteau étalant aux regards du passant ces paroles symboliques : *Grenier à louer.*

Vingt fois, dites-vous? c'est trop pour un homme seul. Alors ne lisez pas mon article qui ne fera que réveiller chez vous de vieilles douleurs.

Répondez-vous au contraire que jamais vous n'avez eu la ridicule prévoyance de donner congé en temps opportun, et que s'il vous est arrivé de déménager, cela s'est toujours fait du jour au lendemain, comme fait un homme qui ne paie pas son terme ou qui en paie deux au lieu d'un? Oh! alors vous êtes le locataire comme je le comprends; le locataire qui comprendra mon article; vous êtes l'homme qui sent sa dignité, et qui aime mieux payer double ou ne pas payer du tout,

que de se condamner à être pendant un mois l'esclave du premier venu, ou de sa portière, ce qui est bien pire.

Vous avez deviné le supplice du locataire qui a donné congé, et vous avez dit : Je ne serai pas cet homme. — Bien! vous entendez la vie.

L'homme qui permet qu'on affiche, à propos de l'appartement qu'il occupe, *Appartement à louer*, cet homme là n'est plus un homme, c'est un être sans nom. Je dirais que c'est un vagabond, si le vagabondage n'était pas aujourd'hui une position sociale. J'aime mieux dire que c'est un chien errant. Son appartement n'est plus un appartement, ce n'est plus une chambre, ce n'est plus un cabinet, c'est une rue, c'est un lieu public, c'est la Bourse : tout le monde y entre.

On y entre en veste, en casquette, à pied, à cheval, en bottes ou en sabots, on n'est pas tenu d'essuyer ses pieds; ce serait du luxe. On y entre en allant vendre son beurre, en revenant d'acheter son poisson; on y amène son chien, on y traîne ses enfans, c'est par pure formalité qu'on demande en entrant au malheureux locataire si l'odeur de la pipe l'incommode. « Pas le moins du monde, répond le pauvre diable; ne vous gênez pas; faites comme chez vous. »

Et il a raison, car vous n'êtes pas chez lui. Vous êtes chez vous, chez moi, chez nous, chez tout le monde, excepté chez lui.

Entrez, messieurs, entrez; il est malade, au lit, c'est vrai; vous le dérangez, c'est clair comme le jour; mais c'est égal; entrez, vous en avez le droit. Ne vous gênez donc pas, ouvrez donc la porte du fond; la dame de la maison est à sa toilette; mais qu'est-ce que ça fait? entrez toujours, un logement qu'on va louer, il faut tout voir. — Et ce cabinet? — Ce cabinet est pour mettre le bois, voyez — Ah oui. Et celui-ci? — Celui-ci, c'est mon linge à blanchir. — Ah! oui.... Voyons. Et cet autre? — Cet autre... c'est autre chose. — Ah! très-bien. Et ce garde-manger? — C'est un garde-manger. — Il est à la maison? — Non, il est à moi. — Ah!.... Je disais aussi, il est bien vieux.

Et puis les cheminées fument-elles? y a-t-il beaucoup d'armoires? Qu'est-ce qu'on peut mettre dedans? qui est-ce qui loge au-dessous? les plombs sentent-ils mauvais! Y a-t-il des souris? — Les glaces sont-elles à la maison? — et cette pendule.... Elle est fort belle; y a-t-il de l'indiscrétion à demander ce qu'elle a coûté? Et ce portrait de femme... C'est madame votre épouse?.... Il est frappant! — C'est ma grand'mère. — Ah!.... J'ai bien l'honneur de vous saluer; mais ça ne me conviendrait pas; c'est beaucoup trop petit pour moi.

Vous vous insurgez, vous criez au vandalisme! à l'inquisition, au despotisme! Vous êtes, dites-vous, un misérable, le domestique de tous les passans, le valet de tout le monde! Mieux que cela! vous êtes marqué au

front comme un damné ; seulement au lieu d'une croix de feu, vous portez en lettres noires sur fond blanc, ces trois mots : *Appartement à louer.*

LE PRISONNIER.

Les heures vont bien lentement
 Dans les fers, loin de sa maîtresse !
 Ici je vois chaque moment
 Perdu pour moi, pour ma tendresse ;
 Rien ne sourit plus à mes sens ;
 Un crêpe noir voile ma vie.
 Ma douleur invoque le temps
 Et je lui dis : Rends-moi Marie !
 Rends-moi son œil noir et brillant,
 Les boucles de sa chevelure,
 Son cou de blancheur éclatant,
 Et les trésors de sa ceinture ;
 De son bras rends-moi les contours,
 Sa désinvolture hardie,
 Son sein formé par les amours.
 O temps, rends-moi, rends-moi Marie !
 Rends-moi son petit air boudeur ;
 Il me plaît, il fait mes délices.
 Rends-moi son sourire moqueur,
 Ses dédains même et ses caprices.
 Rends-moi de son esprit heureux
 La vive et mordante saillie.
 Ranime ton vol paresseux,
 O temps, rends-moi, rends-moi Marie.
 Enfin d'un cachot odieux
 Franchissant la porte pesante,
 Levant mes regards vers les cieux,
 Je vole aux pieds de mon amante.
 Le temps, je l'implore toujours,
 Mais je lui dis, l'âme ravie :
 Ralentis à présent ton cours,
 O temps, je suis près de Marie !

LLAC.

On écrit de Besançon :

Un incident survenu pendant la dernière représentation donnée par M. Martin, lundi soir, a jeté un instant l'effroi dans le public qui remplissait la salle de spectacle. Le lion Néron, qui est loin de montrer une docilité et une gentillesse égales à celles de son compagnon le tigre Atir, après avoir été assez maussade tout le temps que Martin est resté sur la scène avec ses

deux élèves, a fait difficulté de se retirer lorsque son maître lui en a donné l'ordre.

Martin alors a employé sa cravache pour obtenir une obéissance qu'il ne permet pas qu'on lui refuse impunément. Mais le lion n'en bougeait pas davantage, et rugissait d'un ton bien peu amical et de manière à alarmer les spectateurs sur le dénouement de cette scène entre l'homme qui frappait toujours et de plus en plus fort, et la bête fauve, qui paraissait s'impatienter vivement et prête à se jeter sur lui.

A ce moment, l'émotion était grande dans la salle. Les dames se couvraient les yeux ou se levaient pour s'enfuir. On a crié d'abaisser le rideau, ce qui a été fait. Bientôt cependant Martin est venu à bout de l'obstination inaccoutumée de son élève, qui est rentré dans sa loge.

On donnera, ce soir jeudi, au bénéfice de M^{me} Herliska, trois vaudevilles nouveaux, dont les titres fort piquants sont d'un bon augure.... pour la bénéficiaire. *La Femme qu'on n'aime plus*, du Gymnase de Paris, le *Capitaine Roland*, ou *Est-ce un garçon ? Est-ce une fille ?* par M. Fournier, et *Georgette*, vaudeville en un acte ; telle est la composition d'un spectacle dont nous ne voulons pas préjuger le mérite, mais qui à coup-sûr ne manquera pas de juges en temps et lieu. Nous en félicitons d'avance M^{me} Herliska sur la gentillesse et le talent de laquelle tout est déjà dit, et dont l'éloge semblerait aujourd'hui une banalité.



Grand Concert

DONNE

PAR M^{me} VADÉ-BIBRE ET M. GUSTAVE BLÈS,

Samedi, 4 avril,

AU FOYER DU GRAND-THEÂTRE,

à 8 heures du soir.

PROGRAMME.

- 1^o Ouverture à grand orchestre.
- 2^o Couplets des *Mystères d'Isis*, musique de Mozart, chantés par M. GUSTAVE BLÈS.
- 3^o Variations pour cor anglais, composées et exécutées par M. DONJON.
- 4^o Romances composées par M. Salvoni et chantées par M^{me} VADÉ-BIBRE.
- 5^o Variations brillantes de *Mayseder*, exécutées par M. CHERBLANC.
- 6^o Duo de la *Sémiramide*, musique de Rossini, chanté par M^{me} VADÉ-BIBRE et M. GUSTAVE BLÈS.
- 7^o Air du *Pirale*, musique de Bellini, chanté par M. BECQUET.
- 8^o Air composé par M. Salvoni, dédié à M^{me} VADÉ-BIBRE et chanté par elle.
- 9^o Air du *Moine*, musique de Meyer-Beer, dédié à Levasseur, de l'Académie Royale, chanté par M. GUSTAVE BLÈS.

L'orchestre sera dirigé par M. BAUMANN.